

Charly O.

«La patrie te colle à la peau»



Charly O., m., né en 1928, originaire de Turtmann dans le Valais/Suisse, de 1948 à 1954 à Bâle, depuis 1954 à Zurich

D'où viens-tu?

Je suis né à Turtmann. J'ai encore un frère de trois ans mon aîné. Turtmann est dans le Valais central. C'est un village-rue dans la vallée, traversé tout droit par la route cantonale. La maison de mes parents se trouvait au centre. C'est une maison de 450 ans, que mes parents ont héritée de mes grands-parents. Mon père n'a jamais quitté le village. C'était une famille nombreuse de dix enfants dont deux ont émigré aux Etats-Unis. Les autres sont restés à Turtmann.

Que faisaient tes parents là-bas?

Mon père avait commencé par ouvrir un petit magasin d'alimentation. Plus tard, il a eu l'occasion de reprendre un restaurant. Mes parents ont tenu ce petit restaurant de village pendant dix ans. A côté, ma mère a commencé à vendre des meubles. Elle achetait à Lausanne, par exemple, des meubles d'occasion, elle les ramenait à Turtmann et les revendait sans les rénover. Ses clients étaient des gens du village et des environs parce que, dans le voisinage, il n'y avait pas de magasin de meubles. Elle a eu ce commerce de meubles jusqu'à sa mort. Quand ils ont arrêté le restaurant, mes parents ont fait un peu d'agriculture.

Quels souvenirs as-tu de ton enfance?

Mon enfance au village a été une période heureuse. C'était un village comme au temps de Gotthelf. Il n'y avait pratiquement que des paysans. Les gens se rencontraient sans cesse dans la rue: la vraie vie de village, ça n'existe plus aujourd'hui.

Tu devais aider à la ferme?

Oui, bien sûr. Nous n'avions pas école toute l'année, seulement six mois, et puis six mois de vacances, pour que les enfants puissent travailler aux champs. Certains travaux, comme nettoyer l'étable, on ne les faisait pas volontiers. En revanche je m'occupais avec beaucoup de plaisir des animaux, surtout des chevaux.

Quels étaient les jours les plus importants de l'année?

Les grandes fêtes, par exemple la Fête-Dieu avec la procession de la Fête-Dieu au village. Les gens érigeaient de véritables autels en plusieurs endroits. Alors, les gens rivalisaient toujours à qui aurait le plus bel autel. La procession passait par ces autels. A chacun, c'était pratiquement la même cérémonie. Toutes les associations du village participaient à cette procession, l'armée aussi.

Quel rôle jouait la religion pour toi?

Nous avons eu une éducation très catholique car c'était une région catholique. Ma mère était une femme très pieuse, engagée dans l'église. Nous, les écoliers, nous allions à la messe tous les matins à sept heures en rang par deux de l'école à l'église. Plus tard, nous avons été enfants de chœur et nous assistions le prêtre pendant les offices.

Quel était le rôle de votre famille au village?

Comme nous tenions un restaurant et ma mère un commerce de meubles, nous connaissions évidemment beaucoup de gens. Ma mère était un peu fantaisiste. Lorsque je vais dans un petit village du Valais aujourd'hui encore, il se trouve toujours quelqu'un pour me dire: «J'ai acheté un meuble à votre mère autrefois.» Grâce à ce commerce, nous avons une situation financière légèrement meilleure que celle des paysans ou des ouvriers. Nous appartenions aux dix familles les mieux situées du village. Notre père a même été conseiller communal un temps.

Quels livres aviez-vous chez vous?

Je ne me souviens pas d'une étagère à livres. A nos moments perdus, nous nous réunissions. On disait «veillée». On discutait, on se racontait des légendes ou des histoires de fantômes.

Comment était l'école à Turtmann?

On allait d'abord à l'école des petits, pendant presque deux ans. Quand on entrait dans la première classe, on savait déjà écrire et lire parce que, à l'école des petits, on n'avait pas joué, on avait déjà commencé à apprendre. A partir de la troisième classe, les garçons et les filles étaient séparés. L'instituteur avait quelquefois du mal avec nous, les garçons. Nous avions

quelque difficulté à rester si longtemps dans la salle de classe car nous avons l'habitude de la liberté et de la nature.

J'ai quitté l'école l'avant-dernière année parce que j'avais le sentiment que la dernière année ne m'apporterait plus rien. J'ai pu passer l'examen de fin d'études avec ceux qui avaient fait huit ans d'école. Et puis je suis allé au collège de Saint-Gingolph. C'était une école de commerce que les élèves francophones du village fréquentaient aussi. Elle était dirigée par les Frères Maristes, un ordre catholique. Près de la moitié des élèves étaient des garçons du Valais qui venaient là pour apprendre le français. C'était une école catholique très stricte. La cour de récréation était entourée d'un mur de trois mètres de haut. Mais c'était une bonne école, on pouvait y apprendre beaucoup de choses si on voulait.

Qu'est-ce que tu voulais devenir à l'époque?

Les Valaisans étaient connus pour être de bons employés d'hôtel. Il y avait quelques familles d'hôteliers très célèbres: par exemple, «Ritz» ou «Seiler» à Zermatt. Mes parents et moi, nous pensions que je pourrais apprendre le métier de cuisinier et, plus tard, changer pour l'hôtellerie.

Quelles étaient tes relations avec les Valaisans de langue française?

Bonnes. On a toujours été en contact avec les villages romands avoisinants et de nombreux jeunes valaisans partaient étudier dans des écoles un peu partout pour apprendre le français. Plus tard, on en a profité parce qu'on habitait près de la frontière française et qu'on était lié aux francophones, à titre privé ou pour affaires.

Quels étaient vos rapports avec les Italiens?

De nombreux Italiens ont traversé le Simplon pour émigrer au Valais: surtout pendant la construction du tunnel du Lötschberg. Beaucoup sont restés au Valais, les nombreux noms aux consonances italiennes en sont témoins. Lorsque les Italiens sont arrivés au Valais, le style des constructions s'en est ressenti. A Turtmann, il y a quelques maisons qui ont un style typiquement italien et qui ont été construites lorsque les Italiens sont arrivés au Valais. Les Italiens sont venus comme main-d'œuvre. Avec le temps, quelques-uns ont occupé des postes importants au Valais: par exemple, ils ont créé des entreprises. L'une d'entre elles était l'entreprise «Dulio-Cerutti». Ils faisaient le commerce de fruits tropicaux et de pâtes. Quand Tullio venait de Brigues avec ses produits italiens, c'était un événement dans ma jeunesse car il arrivait avec des camions pleins de bananes, oranges et autres tandis que nous, nous n'avions que des pommes, des poires et des noix.

Qu'as-tu fait après l'école de commerce?

Je suis revenu à la maison. Je me suis demandé: Et maintenant? Comme nous faisons de l'agriculture, on m'a dit: «Maintenant que tu as appris le français, tu pourrais aller à l'Ecole d'agriculture de Châteauneuf (près de Sierre).» Alors j'ai fait l'Ecole d'agriculture en français: deux hivers et un été.

J'aurais dû revenir chez nous pour travailler à la ferme. Pratiquement sous le contrôle de mes parents, mais ça n'a pas bien marché. J'ai entendu dire que les PTT cherchaient du personnel. J'ai passé un examen à Brigues. Puis je me suis décidé à partir pour Bâle. Nous, six collègues du Valais supérieur, nous sommes partis travailler pour les PTT à Bâle.

J'avais emporté une petite valise qui contenait probablement une paire de pantalons, une veste, des chaussettes et du linge de corps. Ma première chambre se trouvait à la Frobenstrasse, chez une famille habitant une petite maison individuelle proche de la gare CFF. Je travaillais dans la poste-transit, c'est-à-dire dans la poste située au centre de la zone ferroviaire de la gare CFF de Bâle, et d'où le courrier est envoyé dans les différents pays. Je suis resté dans ce poste près de cinq ans.

Comment se déroulait ta vie à Bâle?

J'ai très vite trouvé mes repères. Je vivais toujours dans une chambre, à l'époque on ne pouvait pas se permettre de louer un appartement. La chambre coûtait 35 francs par mois. On faisait un peu partie de la famille chez qui on habitait et on se sentait très vite chez soi, à l'aise. Mais je me sentais aussi un peu comme un travailleur immigré. J'avais ce sentiment: «Je ne viens ici que pour travailler. Autrement ils n'ont pas besoin de moi.» On savait: je suis là tout simplement. Ouvrier, travailleur immigré, point à la ligne.

Est-ce que les Bâlois comprenaient ton dialecte valaisan?

Ça me posait de gros problèmes. Je suis passablement souple et j'ai adapté ma langue à la région. Pendant une courte période, j'ai été membre d'une association de Valaisans à Bâle. Autrement, on avait ses points de repère, ses lieux de rencontre. Nous étions partis à six et nous restions en contact les uns avec les autres. Nous nous entraînions quand il y avait des problèmes et nous passions notre temps libre ensemble.

Comme j'étais passionné de danse, j'allais de temps à autre à un «thé dansant», organisé l'après-midi dans un dancing bâlois. Quand on fait les trois-huit et qu'on a l'après-midi libre, c'est possible. Il y venait des filles et des gars pour danser ensemble: surtout le swing. C'est à une des ces «thés dansants» que j'ai fait la connaissance de celle qui allait devenir ma femme. Elle était venue en Suisse d'un petit village italien durant la guerre, et elle y était restée. Elle travaillait près de là où j'habitais, elle était coiffeuse. Comme elle avait grandi à Walenstadt,

elle parlait le dialecte de l'Oberland. Nous nous sommes mariés à l'automne 1955, après que j'ai eu terminé l'école de recrues de la police zurichoise.

Quelle était ta situation financière pendant ta période bâloise?

Je vivais assez chichement. Je prenais mes repas souvent à la cantine qu'on appelait la «Milchküche» et qui se trouvait dans la gare. C'était bon marché, pour 1.20 franc, on avait un repas complet. A Bâle, j'ai aussi habité dans la pension romande «Gagg» pendant un certain temps. Là aussi, le repas coûtait entre 1.20 et 1.50 franc. Il y avait des jours, juste avant la paye, où on n'avait plus un sous en poche. Je m'achetais tout simplement un litre de lait et une livre de pain et ça me faisait les deux jours précédant le jour de paye.

Qu'est-ce qui s'est passé après ton travail à la poste à Bâle?

Les CFF cherchaient des apprentis contrôleurs. J'ai fait cet apprentissage et j'ai travaillé plus tard pendant une année comme contrôleur. Le salaire était de 380 francs par mois. C'était à peine plus qu'à la poste, mais on avait la possibilité de monter en grade jusqu'au poste de chef de train. En revanche, en tant que contrôleur célibataire, on pouvait être muté n'importe où ailleurs. En l'espace de deux jours, par exemple, on était muté de Bâle à Olten. Au bout de deux jours, on devait reprendre le même service à Olten. Et il fallait se débrouiller comme on pouvait pour trouver une chambre. Et soudain on te disait que tu devais aller travailler à Arth Goldau. J'ai beaucoup déménagé jusqu'au moment où j'ai entendu dire que Zurich cherchait des policiers. J'ai passé deux examens et j'ai pu commencer l'école de recrues de la police. C'est seulement à ce moment-là que j'ai envoyé ma démission aux CFF. Le chef du district 2 des CFF m'a fait venir à Lucerne. Il m'a dit de bien réfléchir à ce que je faisais car je ne pourrais pas revenir en arrière. J'ai réfléchi jusqu'au dernier jour. Il y avait des trains qui possédaient une boîte aux lettres. Dans le dernier train en partance, j'y ai jeté ma démission.

Au début octobre 1954, je me suis présenté dans la halle qu'on appelait «Blüemlihalle», dans le bâtiment administratif 1 de Zurich. Nous étions cinquante hommes. A ma grande surprise, j'y ai rencontré quelques collègues, dont un contrôleur, que je connaissais depuis Bâle.

Au début, la vie à Zurich se déroulait presque exclusivement à la caserne, c'est-à-dire dans les bâtiments administratifs 1 et 3. La caserne se trouvait au quatrième étage, c'était là que vivaient les recrues. On dormait là, on mangeait là. Nous faisons notre entraînement sportif dans le «Sihlhölzli». Et puis, il y avait encore le champ de tir.

Comment c'était pour toi, cette vie dans la caserne de police après la vie relativement libre que tu avais menée jusque-là?

Au début, assez inhabituel. Il était quelquefois très difficile de supporter toutes ces heures dans la salle de théorie. De temps en temps, nous avions nos heures de sport, notre cours de natation, de tir, ce qui fait que nous pouvions sortir parfois.

Après l'école de recrues, nous nous sommes mariés à Turtmann. Mon frère avait préparé le mariage. Ma femme a été très cordialement accueillie. Son seul problème était, comme elle disait: «Tous ces gens qui n'ont pas cessé de me parler toute la journée, et moi je n'ai pas compris un seul mot.»

Où vous êtes-vous installés comme jeune couple?

Avant de me marier, j'avais envoyé des demandes à une dizaine de coopératives d'habitation différentes. J'ai reçu une offre de la part de deux d'entre elles, l'une à Schwamendingen, l'autre à Affoltern. J'ai choisi Affoltern. Nous avons dû commencer tout doucement. Au début, nous n'avions pas tous les meubles. Nous n'avions, par exemple, pas de lit, les matelas étaient posés à même le sol et la radio sur un cageot de pommes. En 1956, notre première fille est née, en 1960 la seconde et en 1962 la troisième. Nous avons bientôt lié connaissance avec les voisins. La plupart d'entre eux étaient nouveaux venus, des diverses régions de Suisse. Affoltern était, à l'époque, un quartier neuf qui s'était développé à partir d'un petit village campagnard.

Comment se passaient les contacts avec les voisins?

On se rencontrait dans la rue, chez le boucher, dans la petite épicerie. Et comme ma femme était coiffeuse, elle a commencé par couper les cheveux des enfants. Ça s'est su dans le voisinage. Avec le temps, elle était devenue la coiffeuse pour enfants de la moitié du quartier. Ça se passait chez nous. Ou bien, elle se rendait le soir chez une famille et leur coupait les cheveux. Puis, il y a eu aussi les voisins. Nous nous sommes très vite intégrés. Bientôt, j'ai pris contact avec les associations. Je faisais partie de deux associations de gymnastique, j'étais membre passif d'une association de musique, et nous avions aussi des contacts au sein de notre Eglise.

Où est-ce que tu rencontrais les Zurichois?

Dans notre quartier très peu car la plupart des gens venaient de l'extérieur. Je les rencontrais tout au plus pendant mon service.

Dans quel commissariat travaillais-tu?

Après l'école de recrues, j'ai été nommé au commissariat du quartier 11 et plus tard, à celui de Schwamendingen. A cette époque, Schwamendingen était en pleine expansion. Les gens arrivaient de toute part vers Schwamendingen et ça posait énormément de problèmes parce que ces Suisses de toutes les régions imaginables se querellaient les uns avec les autres. Et puis, j'ai longtemps travaillé dans le commissariat 7, c'étaient soi-disant les quartiers huppés. Ensuite, je suis rentré dans la police de la route et j'ai été pendant quatre ans motard. Finalement, j'ai pu faire un cours d'introduction dans la police criminelle et j'ai terminé dans un bureau de détective. Plus tard, j'ai été un temps détective de district, puis j'ai changé pour la police du commerce où je suis resté jusqu'à ma retraite.

A quels problèmes un policier était-il confronté à Schwamendingen?

A des problèmes familiaux surtout. Par exemple, pour une jeune famille originaire d'un petit village quelconque de la Suisse centrale, c'était un monde tout à fait nouveau. Ils avaient vécu de manière complètement différente auparavant et il leur fallait s'habituer à leur nouveau style de vie. Brusquement, apparaissaient les problèmes familiaux, les problèmes financiers, les problèmes de voisinage. Pourquoi? A la campagne, ils avaient peut-être vécu dans une petite maison avec jardin et à Schwamendingen, ils se retrouvaient dans un immeuble de 21 étages, dans lequel vivaient 50 à 60 familles d'origines diverses. Ça ne pouvait que poser des problèmes. A l'époque, les disputes de famille, c'était notre pain quotidien. Par exemple, quelqu'un téléphonait et disait qu'un mari menaçait sa femme avec une carabine. On prenait le vélo et on s'y rendait pour voir ce qui s'était passé. On ne savait jamais vraiment à quoi s'attendre. La plupart du temps, ça se terminait sans gravité. Il fallait seulement essayer de résoudre le conflit d'une manière ou d'une autre, de parler avec ces gens et de les calmer. Ou il fallait emmener le mari au poste jusqu'à ce qu'il se soit calmé. Ou prêcher pendant des heures. Avec le temps, je me faisais l'effet d'être un pasteur.

Comment as-tu commencé à te créer des relations parmi les Valaisans ici à Zurich?

Quand on voulait rencontrer des Valaisans, il suffisait d'aller dans les restaurants valaisans. Le plus connu était le «Jakobstübli» dans le quartier 4, un petit bistrot de quatre à cinq tables où se réunissaient surtout les jeunes Valaisans de toutes les régions du Valais. C'est l'ancien président qui m'a fait connaître le Club valaisan. Le club avait sa table d'habitues dans le restaurant «Stauffacher». C'est là que j'allais. Quand je me suis aperçu que dans cette association, il y avait d'autres personnes de Turtmann, je suis devenu membre. A certains moments, j'ai même été dans le comité directeur et même président. A l'époque, à Zurich, il y avait trois associations de Valaisans. Comme on organisait des réceptions et des fêtes, on était en contact avec l'administration. Quand j'étais dans le comité directeur, j'ai fait des

expériences très intéressantes, c'était une période animée. J'essayais aussi de renforcer nos contacts avec les associations romandes.

Comment ces associations valaisannes ont-elles résolu la question de la relève dans l'ensemble de la Suisse?

Difficilement. Dans notre association, comme dans la plupart des associations de la ville de Zurich, la proportion de personnes âgées est élevée. Lorsqu'un Valaisan arrive à Zurich aujourd'hui, il n'a pas l'impression d'être à l'étranger. Il peut même rentrer chez lui tous les week-ends. Quand nous sommes arrivés à Zurich, nous ne rentrions peut-être qu'une à deux fois par an chez nous. Et nous avons l'impression d'être à l'étranger. Ce n'est plus le cas aujourd'hui.

Dans le restaurant «Stauffacher» se rendaient également les Valaisans qui n'avaient pas de travail. Ils étaient venus à Zurich dans l'espoir de trouver du travail ici. Le Club valaisan adressait même des lettres aux entreprises de construction pour leur recommander d'embaucher des Valaisans. Jusqu'à ce qu'ils touchent leur premier salaire, ils pouvaient dormir chez un collègue et manger gratuitement pendant trois à quatre semaines au «Stauffacher». Dès leur première paie, ils remboursaient leurs dettes. Le Club avait donc un rôle social. Le Club des Valaisans de Zurich était connu au Valais. Il arrivait de temps à autre que des familles pauvres du Valais s'adressent au Club et que ce dernier les soutienne financièrement.

Ta femme et toi, vous vous êtes demandé si vous vouliez retourner au Valais?

Non, lorsque j'ai eu une famille et un travail, la question ne s'est plus posée. La chance que je puisse retrouver là-bas un emploi comparable, était minime. Il n'en était d'ailleurs pas question. Mais j'ai conservé jusqu'à aujourd'hui de bons contacts au village. Je suis membre de diverses sociétés de là-bas.

Et après ta retraite, tu t'es demandé si tu voulais y retourner?

Non, parce que nos enfants et petits-enfants sont ici et que nous nous entendons très bien avec eux. Par ailleurs, nous sommes bien intégrés et ça nous plaît de vivre à Zurich.

Et comment te sens-tu aujourd'hui? Valaisan, Zurichois ou Suisse?

Je me sens toujours Valaisan à cent pour cent, bien sûr. Quand je suis dans mon lit et que je rêve ou que je réfléchis, j'ai toujours le sentiment que je ne suis que provisoirement à Zurich – seulement pour travailler. Et que je vais rentrer au pays un jour. Bien que ça ne risque probablement pas d'arriver. La patrie te colle à la peau. Elle est relativement éloignée, mais quand même très présente.

Que faudrait-il pour que les différents groupes culturels et linguistiques puissent mieux vivre ensemble dans la ville de Zurich?

Zurich a une proportion d'étrangers très élevée. En soi, ce n'est pas un danger. Mais il faudrait mieux distribuer les différents groupes ethniques et faire attention que ne se forment pas des ghettos. On ne devrait pas obliger ces gens à s'intégrer, mais exercer une pression légère, en veillant à ce que les membres des diverses ethnies ne puissent trop se regrouper. Car s'ils restent ensemble, ils perdent la volonté de s'intégrer. C'est un problème que j'ai observé chez les Valaisans aussi. En réalité, ils n'ont pas grande difficulté à s'intégrer. Mais quand les gens restent toujours entre eux, il n'y a pas d'intégration. L'intégration ne peut avoir lieu que si ont fait la connaissance des autres groupes avec lesquels on vit et qu'on apprend à connaître leur culture.

La langue constitue une barrière. Si tu ne parles pas allemand ici, tu ne peux pas vraiment t'intégrer parce que tu ne peux pas communiquer avec tes voisins. Il faudrait essayer d'aider les gens qui viennent en Suisse – surtout les personnes âgées – pour qu'ils apprennent la langue. Chez les jeunes, ce n'est pas un problème, ils apprennent la langue très vite. Et s'intègrent davantage aussi.

